

L'art du gris

Esther ajusta son manteau de laine, fermant le col pour se protéger. Il faisait froid et le ciel, peu aimable, grommelait des menaces d'orages et de vent. Elle n'avait jamais aimé le gris, cette couleur de l'âme fatiguée, mais chaque lundi, sans faute, elle prenait le métro, dans l'espoir qu'un miracle advienne. Elle détestait le manque d'éducation ambiant qui régnait dans les transports en commun. Le bruit incessant des jeunes, leurs voix rauques et leurs rires moqueurs, la musique assourdissante qui perçait l'air, tout cela l'agaçait profondément. Les conversations bruyantes, les regards fuyants, les écouteurs vissés dans les oreilles. Vraiment, elle haïssait ce monde-là. Mais elle n'avait pas le choix. C'était lundi. Elle croyait aux prédictions de la voyante, et que risquait-elle à part d'user son âme meurtrie sur un espoir trop acéré ? Rien.

Elle saisit son sac de cuir fauve, celui qui contenait le même tricot gris, et se dirigea d'un pas mesuré, les années amortissant chaque mouvement, vers la station « Palais de justice » du métro rouennais. Elle compta son ticket avec la rigueur d'une vieille dame respectueuse des règles.

Quand le tramway s'arrêta, elle choisit une place près de la fenêtre et, comme le lui avait conseillé la voyante, elle se mit à tricoter.

C'est alors qu'un jeune homme à l'air échevelé bondit dans la rame à la dernière seconde. Son sweat-shirt ample et sa casquette renversée révélaient clairement qu'il était l'un de ces délinquants modernes. Et comme pour confirmer ses soupçons, elle vit qu'il portait, serré contre lui, des bombes de peinture comme en utilisent ces gamins perdus qui saccagent les murs et les voitures. Il chercha frénétiquement une place, jetant des regards paniqués vers les portes vitrées.

Quelques secondes plus tard, un policier en uniforme apparut sur le quai, visiblement à sa recherche. Esther voulut déposer son sac sur la place libre à côté d'elle pour empêcher le jeune homme de s'y asseoir, mais celui-ci, désespéré,

balaya du regard la rame. Il ne vit qu'une place libre, et s'assit précipitamment à côté d'Esther. Elle fronça les sourcils, mais resta digne.

— Ce ne sera pas pour aujourd'hui, songea-t-elle avec tristesse, les aiguilles dans les mains, son tricot fragile prenant forme avec chaque mouvement.

Le policier s'approcha des portes. Une goutte de sueur roula sur le front du jeune homme. Il murmura, presque inaudible :

— Madame, s'il vous plaît... Aidez-moi... Je suis vraiment dans la merde.

Esther le toisa, ses lèvres pincées. Comment osait-il, ce délinquant ridicule qui venait de gâcher son lundi ?

— Certainement pas. Vous récoltez ce que vous semez.

Mais avant qu'elle ne puisse le réprimander davantage, il plongea une pile de bombes de peinture colorées dans son sac à tricot et la regarda avec des yeux suppliants.

— S'il vous plaît... Vous z'avez qu'à dire que je suis votre petit-fils. Pleeease !

— Non. Laissez-moi tranquille.

Le garçon attrapa le tricot gris, sa voix devenue plus pressante.

— Je... Je déchire tout ça si vous ne m'aidez pas.

La vieille femme ouvrit la bouche, prête à protester, mais le policier entra dans la rame. Trop tard. Il s'arrêta devant eux.

— Vous avez vu passer un jeune homme avec des peintures ? Il a vandalisé un mur à la station précédente.

Esther sentit une bouffée de colère monter, mêlée d'un sentiment d'impuissance. Entre les doigts sales du garçon, son pauvre tricot fragile constituait son dernier espoir. La voyante lui avait promis... Elle ne pouvait pas fracasser son pauvre rêve juste pour dénoncer un petit malfrat insipide...

Elle redressa ses lunettes et répondit d'une voix douce, mais ferme :

— Oh non, je n'ai rien vu. Je parlais avec mon petit-fils.

Le policier fixa le jeune homme, qui avait pris un air faussement innocent.

— Vous êtes sûr que c'est votre petit-fils, madame ?

Elle posa une main possessive sur l'épaule du garçon.

— Absolument ! D'ailleurs, nous allions tout juste visiter une exposition de... de...

— Gauguin, compléta le garçon d'un air inspiré.

Le policier haussait un sourcil, hésitant, avant de marmonner quelque chose d'inintelligible et de repartir. La porte se referma, et la rame démarra. Le jeune homme expira profondément.

— Merci, Madame. Vous êtes cool...

La vieille femme fusilla son "petit-fils" du regard.

— Ne vous méprenez pas, jeune homme. Je ne veux rien savoir de vos activités criminelles. Rendez-moi mon tricot immédiatement.

— Voilà, Mamie, pas de soucis !

— Ne m'appellez pas Mamie. Vous êtes une vraie petite crasse.

— Et ça va ou quoi ? Je fais de l'art moi, pendant que vous tricotez vot'truc !

— De l'art !

— Ben oui, je mets de la couleur, tout ça... Vous, c'est triste. Moi, les murs gris, je les rends plus vivants.

Ces derniers mots résonnèrent étrangement en elle. Esther fronça les sourcils et reprit son tricot, bien décidée à ignorer le jeune homme. Mais ses mains tremblaient légèrement. Ce gris qu'elle tricotait depuis cinq ans, était-il réellement porteur d'espoir, comme l'avait promis la voyante ? Ou juste une excuse pour s'accrocher à une routine stérile ?

Le graffeur remarqua son trouble et, malgré son propre stress, ne put s'empêcher de l'interroger.

— C'est quoi d'ailleurs ? C'est une écharpe ?

Esther se figea. Elle hésita, mais l'insistance sincère dans le regard du garçon finit par la désarmer.

— Non, ce n'est pas une écharpe. C'est... une promesse. Quelqu'un m'a dit que, si je tricote du gris, le lundi, dans le métro, j'aurais des nouvelles de ma nièce.

— Sérieusement ?

— Très sérieusement, répondit-elle sèchement. Vous, vous croyez bien que vos graffitis sont de l'art. Pourquoi ne pourrais-je pas croire en cela ?

Le jeune homme éclata d'un rire franc, et Esther se perdit un instant dans ses pensées, son esprit s'évadant vers Julie, sa nièce disparue. Cinq longues années s'étaient écoulées depuis que Julie avait claqué la porte de la maison familiale, agacée des interventions permanentes d'Esther dans sa vie. Celle-ci avait tout tenté pour la retrouver. Mais comment reprendre contact avec quelqu'un qui ne veut pas vous voir ? La présence de sa nièce à la maison la tenait en vie et, depuis son départ, elle se sentait vieillir à toute vitesse. Elle avait consulté une voyante avec laquelle elle avait prié plusieurs heures. La réponse avait été claire : « Un lundi, dans le métro, en tricotant du gris, vous recevrez des nouvelles de Julie. »

— Franchement, Mamie... euh, Madame, vous croyez à ça ?

— Pas vraiment... Mais je m'y raccroche, tous les jours j'imagine que Julie est là, devant moi.

— Parce que vous tricotez du gris.

— Oui... ça me garde en vie. Imaginer, c'est tout ce qui me reste.

Imaginer, c'est rajeunir.

— Mais enfin, c'est pas une vie, ça, que de se contenter de rêver ! Je veux dire, vous pensez quand même pas que du gris, ça va suffire ? Peut-être que votre nièce a besoin d'un truc qui claque, un signe qu'elle peut pas rater !

Esther le regarda avec méfiance.

— Et je suppose que vous avez une idée brillante à ce sujet ?

Il sourit, dans un mélange de malice et de sérieux.

— Ben ouais ! Imaginez une fresque. Un gros tricot multicolore, avec un message, un truc qui dit : "Julie, reviens. Mamie t'attend." Vous mettez ça sur un mur bien visible, et paf, elle saura que vous pensez à elle.

— Pas Mamie ! Tante Esther.

— Ok, ça marche pour "Julie, reviens. Tante Esther t'attend." Ou un machin du genre... Deal ?

La vieille femme écarquilla les yeux.

— Vous êtes fou ! Vous voulez que je participe à vos actes de vandalisme ?

— Pas du vandalisme. Une collaboration. Moi, je fais les couleurs. Vous, vous faites le message. Vous avez bien un truc de la Bible ou un machin classe, comme une citation, pour ça, non ?

Esther ouvrit la bouche pour protester, mais les mots restèrent coincés. Et si... Et si ce garçon avait raison ? Peut-être que ce gris qu'elle tricotait ne suffisait pas. Peut-être que Julie avait besoin de quelque chose de plus grand, de plus visible, pour comprendre que sa tante ne l'avait jamais oubliée.

Elle inspira profondément.

— Une collaboration, dites-vous ?

Le garçon hocha la tête, son sourire s'élargissant.

— Exactement. Vous et moi, Mamie, on va faire une œuvre qui marque !

Esther pinça les lèvres, puis, lentement, un sourire presque imperceptible se dessina sur son visage.

— Deal.

— Mais c'est vous qui payez la peinture !

— Je l'avais dit que vous étiez une vraie crasse.

Quelques jours plus tard, de bon matin, Esther se trouvait, debout, face à un mur blanc et sale, quelque part entre deux immeubles ternes du quartier Saint-

Sever. Le lieu était stratégique, visible des passants, mais suffisamment discret pour éviter d'attirer trop vite les forces de l'ordre.

Le jeune homme, fidèle à son style décontracté, avait déjà préparé les bombes de peinture et tracé les contours du projet à la craie. Un immense tricot stylisé, ses fils s'étendant en volutes jusqu'à former une phrase au centre de la fresque, "Julie reviens, Tante Esther t'attend."

Esther, emmitouflée dans son manteau, tenait un carnet entre ses mains. Elle avait passé la nuit à réfléchir au message.

— Voilà, dit-elle, en sortant son stylo. Vous pouvez ajouter ça, en bas. "Chaque rêve de toi redonne des années à ma vie."

Le peintre haussa les épaules.

— OK, mais vous savez, faut pas trop surcharger. Les gens ont pas toute la journée pour lire.

La création prit plusieurs heures. Le jeune graffeur peignait avec une précision inattendue pour quelqu'un d'aussi brouillon en apparence. Il choisit des couleurs vives, du bleu pour l'apaisement, du jaune pour l'espoir, du rouge pour l'amour, et des touches de vert pour la vie. Pendant qu'il travaillait, Esther restait en retrait, assise sur un banc proche, tricotant par habitude, mais levant parfois les yeux pour admirer l'évolution du projet.

À un moment donné, il s'arrêta et se tourna vers elle.

— Vous savez, c'est pas juste un mur, ça. C'est un message pour des centaines de gens qui passent ici tous les jours.

Esther haussait un sourcil.

— Je ne cherche pas à toucher des centaines de gens. Une seule personne m'intéresse.

— Ouais, mais parfois, en cherchant une personne, vous en touchez beaucoup d'autres.

Quand la fresque fut terminée, ils reculèrent pour l'admirer. C'était éclatant, vibrant. Esther, si peu friande de ce qu'elle nommait les « gribouillages

modernes », en fut estomaquée d'émotion. Les mots flottaient, fils de laine colorés, comme un appel silencieux.

— Alors ça, pour une surprise ! C'est inattendu. C'est... beau.

— On va dire que c'est de l'art, alors ?

Elle ne répondit pas, mais un léger sourire trahissait son ébahissement.

Quelques semaines plus tard, alors qu'elle tricotait dans le métro, une jeune femme s'approcha timidement d'elle.

— Tatie...

Esther leva les yeux et laissa tomber son tricot. Julie était là, les yeux brillants, un sourire tremblant sur les lèvres. La vieille femme lâcha l'écharpe grise pour saisir les mains de sa nièce, oubliant pour un instant les regards curieux des autres passagers. Elle sentit les fils invisibles du destin se retisser, les points du tricot de la vie reprendre leur place.

— Julie... C'est toi ? Je ne rêve pas ?

— Non, c'est bien moi. Je savais que tu serais là. Je... J'ai vu ton message... C'était magnifique. Tu sais, je suis désolée d'être partie comme ça... J'étais perdue.

— Tu es là, c'est tout ce qui compte.

La voyante avait raison, pensa Esther, déroutée et ravie d'avoir découvert que l'espoir et l'imagination, parfois, avaient besoin d'un peu de couleur pour se révéler. Elle lâcha son tricot et serra Julie dans ses bras. La vie en gris était terminée. Elle se sentit alors aussi jeune que Julie, aussi jeune que son ami le graffeur. Elle avait, à nouveau, toute la vie devant elle, et ce ne serait pas qu'en imagination.